Frederic Augustus
Duke of
Brunswick
= Oels

Discours sur
les grands
hommes

Hist. miscell.
B.B.

Der Universitätsbibliothek zu Toronto
als Geschenk überreicht
von
der Königlichen öffentlichen Bibliothek
zu Dresden (Königreich Sachsen)
1892

B 9116 d.

DISCOURS

SUR LES

GRANDS

HOMMES,

Friedrich August

PAR FRÉDERIC AUGUSTE

Herzog von

DUC DE BRUNSVICK-OELS.

SECONDE ÉDITION.

A BERLIN,

CHEZ GEORGE DECKER.

1803.

△

24096
5/8/92

AVERTISSEMENT.

Ce discours composé par le duc Frédéric Auguſte de Brunsvick-Oels, fut lu à l'Académie de Berlin le 24 mars 1768 par Monſieur Formey, ſecrétaire perpétuel. La première édition s'étant écoulée, on l'a renouvelée pour complaire aux vœux de ceux qui l'ont demandée ſouvent dans les librairies ſans pouvoir la trouver.

Monſieur Helvetius, à qui le duc avoit envoyé le discours, lui écrivit la lettre ſuivante.

Monſeigneur,

Je ne puis exprimer à Votre Alteſſe toute la reconnoiſſance avec laquelle j'ai reçu le don qu'Elle m'a fait. Votre Alteſſe s'eſt reſſouvenue combien je Lui étois reſpectueuſement attaché lorsque j'étois à Berlin. Les princes, les parti-

culiers eux-mêmes oublient l'attachement des abfens. Les grands hommes apparemment n'en perdent pas la mémoire.

J'ai lu le discours de Votre Alteſſe avec du moins autant de plaiſir que de profit. Le modèle qu'Elle a devant ſes yeux à Berlin, ceux qu'Elle trouve chez ſon auguſte famille, l'ont peut-être rendue un peu trop difficile en grands hommes. Votre Alteſſe s'eſt impoſé une grande tâche, mais Elle a ſenti ſes forces; & la poſtérité, en liſant ce discours, y reconnoîtra le portrait du peintre. Je ſupplie Votre Alteſſe de vouloir bien toujours m'honorer de Ses bontés, & d'être bien perſuadée que l'objet le plus vif de mes deſirs ſera d'être à portée de Lui faire ſouvent ma cour.

Je ſuis avec le plus profond reſpect

de Votre Alteſſe

le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

Helvetius.

à Vovi
ce 19 octobre 1768.

En voulant parler des grands hommes, il eſt naturel qu'avant que de décider, je m'explique ſous quel point de vue je me repréſente le véritable grand homme. Ce ſeroit celui qui ſans nul défaut, pourroit poſſéder toutes les perfections de l'eſprit & de l'âme, & qui agiroit en conſéquence de ces perfections, pour le bien & l'utilité du public. Si nous jetons les yeux ſur l'hiſtoire ancienne & moderne, & ſi nous parcourons notre propre ſiècle, nous ne trouverons aucun mortel de qui nous puiſſions dire qu'il ait été parfait, & il y a tout

lieu d'assurer qu'il n'y en aura pas non plus dans les temps futurs. Rome, cette ville si fertile en héros, nous en fournit des preuves bien évidentes. Elle nous présente des rois qui furent les pères de la patrie, des consuls qui soutinrent la gloire de la république, & des citoyens qui sacrifièrent leur vie pour le bien & l'utilité de l'état. En les examinant de près & en entrant dans le détail de la vie de chacun, nous verrons qu'ils avoient de grandes qualités, mais qui furent contre-balancées dans plusieurs par d'autres parties qui les rendirent également odieux à l'état ou au reste du genre humain, & qui s'éloignèrent par conséquent de la véritable grandeur, en manquant au premier principe. Romulus eut l'honneur d'être fondateur, mais il devint le fléau de ses voisins, qui tranquilles & justes possesseurs de leurs biens, s'en virent dépouil-

lés par ſes mains. Numa, avec toute ſa douceur, ne gouverna le peuple que par un artifice, qui quoique non contraire à l'eſprit humain & ſurtout dans un temps de ſuperſtition, ne l'approcha pas aſſez de la grandeur. Par un caractère peu propre à la guerre, la république ſe ſeroit trouvée bientôt dans ſon néant, ſi Tullus Hoſtilius ne lui avoit ſuccédé. Brutus, le libérateur de ſa patrie, s'oppoſa avec fermeté à la tyrannie des Tarquins, & ſe ſeroit avoiſiné à la perfection; ſon caractere auſtère ne lui permit cependant pas de pardonner auſſi aiſément qu'il étoit prêt de ſe ſervir de punitions. Céſar, le modèle des généraux, poſſéda de grandes qualités, mais ne ſauroit être comparé à ce grand philoſophe, à Marc-Aurèle, qui ſans contredit avoit preſque atteint le ſuprême degré de perfection, ſi d'un côté moins entreprenant que Céſar, l'on n'étoit

obligé encore de lui faire le juſte reproche d'avoir nourri dans ſon ſein & négligé l'éducation d'un prince tel que Commode, qui par ſon mauvais naturel & par manque d'inſtruction devint un tyran déteſté de tout le monde. Nous voyons donc par ces exemples que les hommes doués des plus belles qualités avoient toujours des défauts, & n'arrivèrent jamais à la véritable perfection. Mais pourrons-nous nous en étonner? L'idée d'un homme ſuppoſe déjà celle d'un être qui avec toutes les qualités requiſes pour devenir parfait, y en réunit d'autres qui l'en éloignent également. Nous ne ſaurions donc attribuer à juſte titre le nom de grand qu'à celui qui dans le deſſein de devenir parfait, s'approche le plus qu'il peut de ce ſage qui ſans nul défaut, poſſèderoit toutes les perfections de l'eſprit & de l'âme; & celui-là a été le plus grand, qui a réuſſi

à ſe rapprocher le plus près de la perfection, & qui a travaillé le plus pour le bien & l'utilité des hommes. Il aura rempli alors le but pour lequel nous ſommes placés dans le monde.

Les néceſſités indiſpenſables auxquelles la nature nous aſſujettit, demandent que nous nous entre-aidions. Les ſauvages nés dans les bois, qui y paſſent leur vie & qui l'y terminent, ſentent déjà qu'ils ſont obligés d'avoir recours à l'aſſiſtance des autres, & donnent la préférence à celui qui contribue le plus à leur être utile; ils le déclarent même pour leur chef & le ſuivent volontairement, par la conviction que préférable aux autres, il ne les conduira que pour augmenter leur bonheur. Si des ſauvages ſans culture ſont convaincus de cette vérité, combien plus ne devons-nous pas en être perſuadés parce que plus éclairés

& plus inſtruits par l'expérience & par les exemples, nous voyons que tous ceux qui s'en ſont écartés & qui n'ont agi que pour leur propre intérêt, ont cauſé le malheur du genre humain, ou de l'état, ou de la ſociété dans laquelle ils ſe ſont trouvés. Si nous enviſageons donc le bien que la plupart des grands hommes que l'Hiſtoire nous a transmis ont pu faire, nous en trouverons très-peu qui puiſſent être cités comme Régulus, qui vrai amateur de la vertu, & pour ſoutenir la bonne-foi romaine vis-à-vis de leur fiers antagoniſtes les Carthaginois, ſe ſacrifia malgré les repréſentations de ſes parens, de ſes amis & malgré la volonté du peuple, & ſe livra aux ſupplices les plus terribles, terminés par une mort des plus cruelles. La plupart n'ont employé leurs qualités, ſuſceptibles d'être grandes ſi elles avoient été miſes en uſage pour le bien public, que

pour leur propre intérêt; c'eſt ce qui fit entreprendre à un Cromvell de teindre ſes mains parricides du ſang de Charles premier; c'eſt ce qui fit abuſer le cardinal de Richelieu du pouvoir que Louis XIII lui avoit concédé par foibleſſe, pour s'en ſervir à ſes vues intéreſſées & ambitieuſes.

L'un & l'autre avoient leurs grandes parties, & l'on ne ſauroit s'empêcher de les admirer de ce côté. Mais je ne crois rien riſquer, en avançant qu'il auroit été à ſouhaiter pour le genre humain que des génies pareils n'euſſent jamais exiſté, parce que le bien qu'ils produiſent n'eſt pas auſſi grand que le mal qu'ils font. Indifférens de goûter la ſatisfaction de s'acquérir l'amitié & l'eſtime des hommes, ils foulent aux pieds les lois de la nature, les liens de la ſociété, & ne s'arrêtent dans leur courſe fougueuſe que quand ils ont réuſſi à contenter leur paſſion. Ils

changent tour-à-tour de juſtice & d'injuſtice, ſelon que leur caprice le leur dicte, & ſelon qu'il eſt compatible avec leur deſſein. C'eſt de là qu'il eſt provenu, que des monſtres de la nature, des hommes pervers ont jeté quelquefois des rayons qui ont cru faire entrevoir qu'ils avoient de l'humanité. Pluſieurs ſe ſont démasqués encore pendant leur vie, & d'autres ont ſemblé démontrer par leur conduite antérieure que leurs bonnes actions ne provenoient pas de la véritable ſource. Charles IX roi de France flatta l'amiral de Coligni. Il en fit ſon ami intime, & parut même ſuivre ſes conſeils; mais la fin de cette amitié ſe réduiſit à la St Barthélemi & à l'aſſaſſinat du trop crédule amiral. En parlant de clémence l'on ne cite qu'Auguſte, parce qu'il pardonna à Cinna. Etoit-ce clémence? Octavius ne ſut pardonner, & comment Auguſte s'étoit-il changé ſi

vite? L'on peut ſoutenir, je crois, ſans s'égarer, que la politique & une certaine crainte eurent le plus de part, & furent les motifs principaux de cette action; la politique de ne pas accoutumer un peuple nouvellement ſoumis aux lois monarchiques, à ſe familiariſer avec le ſang de ſes concitoyens, ce qui inſenſiblement l'auroit entraîné à des guerres civiles; & la crainte de trouver parmi les conjurés un vengeur de Cinna.

Il y a encore une autre eſpèce de génies & de caractères qui paroiſſent grands à la vue des ignorans, & qui cependant ne ſont pas moins éloignés de la véritable grandeur. Ce ſont ceux qui par un faux raiſonnement, la font conſiſter dans le mal qu'ils ſe donnent à eux-mêmes. Il eſt beau, il eſt néceſſaire, & même il eſt indiſpenſable quand on veut aſpirer au titre de grand homme, de préférer le bien public à ſon ſalut particulier. Mais

ce ſeroit agir contre les principes du ſens commun, contre les lois de ce que nous devons à nous-mêmes, que de vouloir renoncer de gaieté de coeur, par une fauſſe idée de grandeur, à tous les avantages temporels dont nous jouiſſons & dont nous pouvons jouir avec toute la juſtice poſſible. Codrus ſuivit la voix de l'oracle, & s'expoſa aux coups de ſes ennemis pour ſauver ſon peuple. Y a-t-il quelque choſe de plus grand, de plus élevé? & combien cette conduite eſt-elle différente de celle de la reine Chriſtine de Suède, qui quitta le trône ſans des raiſons ſolides, qui fut peu regrettée de ſon peuple, qui joua un rôle peu honorable en France, & qui mourut de douleur à Rome d'avoir troqué le ſceptre & la couronne contre la faveur du pape!

D'autres, par un deſir immodéré de paſſer à la poſtérité, ne viſent qu'à l'ex-

traordinaire, & n'y pouvant arriver par des moyens permis, croient devenir grands en perçant la foule de l'une ou de l'autre façon. Quel aveuglement, quel égarement d'eſprit! S'ils parviennent à l'exécution de leurs projets chimériques & ſouvent funeſtes, & que par là on apprenne à les connoître, on ne les oubliera pas, & ils ſeront placés à côté d'Héroſtrate qui brûla le temple d'Ephèſe. Mais ſont-ils grands pour cela? Compte-t-on Héroſtrate pour grand? Le ſenſé & le vrai ſage le taxeront toujours d'homme foible d'eſprit, & il ne trouvera jamais d'admirateurs que parmi ceux qui également foibles comme lui, ſont en état, faute de jugement, d'entreprendre les mêmes folies. Ils ſeront rangés d'abord après la claſſe des Tibères, des Nérons, des Caligulas, des Domitiens, qui n'auroient jamais paſſé à la poſtérité, ſi on ne les citoit

pour montrer au monde les horreurs qu'ils ont commiſes, & pour en inſpirer le dégoût le plus vif, & ſi les écrivains n'avoient été obligés de parler d'eux pour ne pas couper le fil de leur hiſtoire.

Nous trouverons auſſi des hommes qui ont eu beaucoup de grandes parties & qui ont produit de grandes actions, jusques à un certain point, mais qui ſe ſont changés tout d'un coup. Nous ne ſaurions leur accorder le nom de grand que jusqu'à ce point, & il ne ſera pas difficile de trouver un exemple pareil dans le caractere de Charles XII roi de Suède, prince doué des plus belles qualités, & qui certainement auroit mérité une place plus conſidérable dans la poſtérité, ſi une fortune trop rapide & des malheurs plus grands encore ne l'avoient changé entièrement, & mis fort au-deſſous de la façon de penſer de ſes moindres ſujets. Malheur à ceux

qui

qui enclins aux mêmes idées, ſuivent par imitation cette même carrière; ils ne feront jamais que de mauvaiſes copies d'un original fautif. Imitons ce que nous trouvons de bon dans les plus grands des mortels, & tâchons d'éviter ce qui les a fait éloigner de la véritable grandeur.

L'eſprit brillant, pris ſeul & ſans ſentimens convenables pour le bien de la ſociété, n'eſt pas grand. Il me paroît qu'on pourroit le comparer à ces beaux palais qui avec l'annonce d'une belle façade, renferment de mauvais appartemens ſans ſtructure & ſans commodité, & où tout, juſqu'a l'indiſpenſable, vient à manquer.

L'eſprit trop fin, trop ruſé, ne ſauroit mener à la véritable grandeur. La fineſſe eſt bonne dans de certaines occaſions, mais un emploi trop fréquent lui fait perdre ſon mérite. Vouloir toujours uſer de fineſſe, c'eſt ce qui s'appelle ramper. Le

grand homme marche toujours la tête levée, ne rampe jamais, & n'uſe de détours que quand une néceſſité indiſpenſable le demande. Ils ont alors leur prix, parce que par l'uſage convenable qu'il en fait, il évite des maux plus grands, qui retomberoient ſur la ſociété dans laquelle il ſe trouve.

L'on dira d'un général, d'un miniſtre, d'un orateur, d'un hiſtorien, d'un poëte & d'un peintre, qu'ils ſont grands parce qu'ils auront excellé chacun dans leur genre. L'on ſe gardera bien cependant de les appeler des grands hommes. Ils peuvent être parfaits dans leur partie, mais avoir manqué en revanche dans toutes les autres qui ſont néceſſaires pour le ſoutien de l'humanité & pour l'avancement à la perfection; ils ne ſeront donc ni grands ni parfaits qu'à un certain degré & dans une partie.

Un homme pouſſera une choſe ordinaire à un point ſupérieur par une induſtrie raffinée. On lui rendra la juſtice qu'il eſt grand dans cette claſſe. Un autre voudra exceller dans une partie qui coûte plus de peine, où il y aura plus d'obſtacles à ſurmonter, plus d'idées à raſſembler, plus de difficultés à les exécuter, & plus d'utilité qui en rejaillit ſur le genre humain. Il ſera plus grand.

L'on peut démontrer par là le prix qu'on a attaché toujours à ces héros qui ſe ſont diſtingués dans la guerre. Des génies bornés ou préoccupés n'en ſeront point convaincus, s'imaginant que l'état de héros amène indiſpenſablement la ruine des provinces, des contrées dévaſtées, des peuples ruinés, des ruiſſeaux de ſang verſés; non, ce ne ſont pas les victoires par elles-mêmes, ce ne ſont pas les trophées qui méritent le triomphe & la cou-

ronne de laurier; la valeur, une fermeté inébranlable dans tous les revers, des reſſources continuelles pour pouvoir réparer les malheurs qui lui ſont arrivés, une préſence d'eſprit de ſavoir d'abord prendre ſon parti au milieu des dangers dont il eſt entouré: c'eſt ce qui le rend grand, & voilà un acheminement pour la véritable grandeur. L'utilité qui en rejaillit ſur nous c'eſt que de la conduite d'un héros, le bonheur de toute une province, de tout un état dépend quelquefois; combien ne faut-il donc pas d'attention pour ne pas manquer ce but, & combien ne lui devons-nous pas d'obligation, s'il délivre des peuples entiers par un deſſein ſagement prémédité & vivement exécuté. Pour obvier aux démarches de ſes ennemis, n'eſt-il pas beaucoup plus noble, plus généreux, de leur déclarer ouvertement ſa haine, de leur donner un défi & de s'expoſer aux

mêmes coups que vous leur portez, que de ſe ſervir de ces moyens peu permis & lâches dont nous voyons des exemples dans ces ſiècles reculés & barbares, où l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Italie & les peuples du Nord nous préſentèrent tous des objets également odieux & contraires à l'humanité, & dignes de ces tigres de l'Arabie déſerte, qui faute d'habitans, y vivent & y trouvent leur répaire. Voilà le point qui ennoblit & qui permet la guerre.

Il eſt généreux de pardonner à ſon ennemi, mais ce ſeroit lui donner un champ trop libre, ſi l'on ne vouloit l'arrêter dans des tentatives réitérées qui nous obligeroient à la fin d'avoir recours à des moyens plus forts pour réſiſter aux injuſtices auxquelles il nous expoſeroit.

Le grand homme ne ſe vengera pas des petites injuſtices qu'on lui fait. Trop

ſûr de ſon mérite, il ſera inſenſible à ces attaques envieuſes de génies bornés, qui jaloux de ſon mérite le veulent affoiblir. Il triomphe dans ſon cœur, & ne leur fera pas l'honneur de leur faire voir la moindre ſenſibilité; mais il les empêchera de retourner à la charge.

Tout emportement, toute ſenſibilité déplacée eſt marque de foibleſſe de cerveau; c'eſt le plus ſûr éloignement de la grandeur. L'inſenſibilité nous annonce un cœur dur; la fermeté & une ſenſibilité raiſonnée ſont l'apanage du grand homme.

Plus un homme eſt grand & en état de faire du bien ou du mal, plus une ſévérité exacte à l'égard des crimes qui troublent le repos public ſera néceſſaire; un mauvais ſujet ne mérite pas d'être conſervé pour le malheur d'autrui; il vaut mieux qu'il périſſe pour faire rentrer le repos dans la ſocieté. Nous verrons d'abord par

les circonſtances ce qui différentie les punitions, & ſi elles ſont juſtes ou s'il y a d'autres raiſons qui s'en mêlent. Un Montmorenci, un de Thou furent les victimes innocentes d'un miniſtre jaloux, intrigant & ennemi des gens de bien. Ravaillac, Damiens furent punis avec raiſon. Dans le premier cas, l'action étoit cruelle, indigne de la façon de penſer d'un grand homme; la dernière étoit juſte, & fut exécutée ſelon les lois fondamentales de tous les pays policés & de ceux qui ſavent ce que le ſujet doit à ſon maître.

Les ſupplices, pour ſervir d'exemples, ſont quelquefois néceſſaires pour éviter de plus grands maux. Le grand homme manqueroit s'il ne les mettoit en uſage, parce que par un petit mal il peut en éviter un plus grand. La ſévérité n'eſt cependant pas ſa partie noble. La clémence fait ſon luſtre. Elle peut devenir nuiſible

quand elle eſt employée mal à propos, de même que la ſévérité ne devient vertu que par l'uſage à propos qu'on en fait.

Le grand homme préférera toujours de s'expoſer à un petit mal pour en éviter un plus grand. L'eſprit borné & le génie médiocre au contraire craindra le danger préſent, l'évitera, & tombera inceſſamment dans un abyme de déſaſtres d'où il ne ſauroit ſe tirer que par des efforts également nuiſibles; ou peut-être y reſtera-t-il enfoncé pour toujours, parce que les efforts lui coûteront trop de peines, & que ſa vue trop baſſe ne lui enſeigne point de chemin pour s'en tirer.

Vouloir jouir d'avantages préſens dont il réſultera dans la ſuite des effets contraires au bien qu'on s'en eſt promis, c'eſt du petit génie qui tombe avec avidité dans les piéges qu'une fortune trompeuſe lui tend, & qui n'en reſſent que trop tôt les

mauvaiſes ſuites, ſans en devenir plus ſage pour l'avenir, parce qu'il n'a pas la force de réſiſter aux tentations. Le génie ſupérieur ſe refuſe au contraire à ces douceurs enchantereſſes qui entraînent avec elles un poiſon nuiſible pour lui-même & pour ceux qui y doivent participer.

La nature humaine étant foible par elle-même, le grand homme ſe trouvera expoſé auſſi à des foibleſſes. Il en aura moins que les autres, & quand il chancèle, ou même quand il tombe, il ſaura ſe relever toujours. L'homme ordinaire au contraire, tombé une fois, ſe relèvera rarement de ſa chute, & ne fera que végéter dans la ſuite s'il eſt d'un tempérament doux, mais s'il eſt agité de paſſions il ſe rendra l'horreur du genre humain.

Toute choſe devient foibleſſe quand elle eſt pouſſée à ce point d'habitude qu'on ne ſauroit s'en paſſer. Elle eſt pardon-

nable quand elle ne ſert point d'empêchement aux autres preſcriptions abſolues, & elle ne devient vicieuſe que quand elle devient la ſource de cette négligence dangereuſe qui nous éloigne de notre devoir. Les amours de Henri IV roi de France ne devinrent foibleſſe que par l'abus qu'il en fit, & parce qu'ils furent cauſe qu'il négligea quelquefois ſon devoir. L'on peut cependant les lui pardonner parce qu'il ne manqua pas dans les choſes eſſentielles, & qu'il eut tant de belles qualités qui lui acquirent à juſte titre le nom de grand. Dans les grandes occaſions le grand homme étoit toujours préſent, & l'on ne découvrit ſon panache blanc que ſur le chemin de l'honneur.

Il ſeroit dur & injuſte de vouloir prétendre que le grand homme ne doive jouir d'un certain repos comme tout autre. Il le doit, car ſon eſprit ſe repoſera pour re-

prendre plus de force, tel qu'un arc qui toujours tendu ſe romproit à la fin, ſi on ne le relâchoit de temps en temps. Le grand homme ne regardera cependant le repos que comme une néceſſité, & ne s'en ſervira qu'autant qu'il lui faut. Si nous le ſurpaſſons, nous nous approchons de la molleſſe qui gâte le cœur & l'eſprit; c'eſt le train ordinaire, le partage du petit génie & de l'homme foible.

Au milieu des plaiſirs mêmes nous découvrirons le grand homme. Le choix de ſes plaiſirs, le plus ou le moins d'application qu'il y porte pour en augmenter l'agrément & éviter tout ce qui peut ſervir de corruption aux mœurs & aux lois d'une ſociété civile, le diſtingueront de la foule.

Domitien tua des mouches à coups des petites flèches; amuſement bizarre & peu convenable aux idées d'une ſaine raiſon. Agéſilas monta ſur un cheval de bois

pour divertir ſes enfans: plaiſir innocent, mais peu grand. Quintus Cincinnatus après avoir vaincu l'ennemi, retourna à ſa campagne & la cultiva de ſes mains: action grande! Il ne trouva plus à être utile à ſa patrie, il ne voulut point lui être à charge, & il fit de ſon devoir un amuſement.

Faire de ſes plaiſirs une étude, s'attacher à des riens & perdre de vue le grand, c'eſt être grand dans des riens & petit dans le grand. Honorius plus inquiet du ſort de ſa poule que de Rome ſa capitale, la laiſſa en proie à ſes ennemis, & devint l'eſclave de Stilicon. Henri III roi de France entouré d'un Joyeuſe, d'un Mercoeur, fit une étude de ſes plaiſirs, penſa perdre ſon royaume, & devint la riſée de ſon peuple. Nos connoiſſances ſont trop bornées pour l'étendue des objets, qui ſe repréſentent à nos yeux, pour que nous puiſſions appro-

fondir toutes les choſes. Beaucoup ſont inutiles parce que nous ne gagnons rien à leur connoiſſance, & que nous perdons un temps que nous pourrions employer à d'autres occupations plus convenables pour le bien public ou de la ſociété particulière dans laquelle nous nous trouvons. Il eſt donc naturel de voir par là, que quand nous portons toute notre attention ſur des riens, il eſt impoſſible que nous puiſſions nous appliquer aux choſes élevées. Pour arriver à la connoiſſance d'un métier ou d'un art, il faut ſavoir les détails & les parties qui forment le tout; ſans cela, l'on n'en aura qu'une connoiſſance vague & peu ſolide: mais s'y arrêter toujours, & ne pas pouſſer plus loin, c'eſt vouloir reſter enſeigne ſans devenir général. Le grand homme combinera le tout enſemble, & ne s'arrêtera aux détails qu'autant qu'il le faut pour parvenir au grand.

Nous voyons presque journellement, que des hommes avec la meilleure façon de penſer & d'agir & qui ſe rendent dignes par là d'arriver à la véritable perfection, ſe trouvent hors d'état par leur ſituation, de remplir tous les devoirs que leur bonne volonté leur indique, pendant que d'autres, avec moins de perfection, font du bien ſans qu'il leur en coûte, & que leur charge leur fournit l'occaſion ou les oblige pour ainſi dire d'en donner des marques. L'on me demandera ſi le premier eſt plus grand que le dernier? Le dernier ſera plus utile pour nous à l'égard du plus de bien qu'il fait rejaillir ſur nous; mais ſi en donnant il n'agit pas ſelon les véritables principes, le mérite n'en tombe pas ſur lui, mais ſur ſa charge, pendant que dans le premier cas, l'homme en auroit le mérite s'il pouvoit accomplir ſa volonté. Voluſius avec un revenu de trois-cents talens vous en cède cent; c'eſt le

tiers de ſon revenu. Créſus au contraire vous auroit gratifié de dix-mille talens. Vous lui en porterez de la reconnoiſſance, mais vous ne l'eſtimerez pas tant que Volufius qui ſe ſacrifie pour vous ſans le moindre intérêt & par l'idée ſeule de faire ſon devoir.

La véritable grandeur conſiſtant dans la façon ſupérieure de penſer & d'agir, il peut y avoir des grands hommes depuis la houlette juſqu'au trône. Nous ſerions donc fort injuſtes ſi nous voulions prétendre que ce n'eſt qu'en arrivant aux premières charges dâns un état, qu'on devient grand. L'Hiſtoire nous a démontré que ſouvent, pour ne pas dire la plupart du temps, des intrigues, des favoris ou des corruptions ſubalternes ont été les ſeuls moyens pour arriver aux premières charges. Il ſeroit donc à conclure de là, qu'un homme qui poſſède les vrais principes de la gran-

deur, n'auroit jamais recherché ces voies contraires à la façon de penſer d'un homme d'honneur, & que par conſéquent ceux qui s'en ſont ſervis & qui ont réuſſi à attraper de ces charges, ont démontré un cœur mépriſable, qui dans d'autres occaſions ſeroit capable d'employer les mêmes moyens bas & vils. Ils n'auront cependant qu'une grandeur vénale & par conſéquent fauſſe, dont ils retireront encore le déſavantage qu'on découvrira plus aiſément leurs défauts, parce qu'ils ſont plus expoſés à la vue du public. L'on ne ſauroit mieux les définir, qu'en diſant que ce ſont des marionettes en fait d'eſprit & de cœur avec le masque d'un grand homme.

Après que nous avons vu qu'il n'y a point d'homme parfait, & que j'ai défini celui qui ſuccède au parfait, il nous reſte la queſtion à faire d'où il provient qu'il y a eu ſi peu de grands hommes dans le monde.

Les

Les paſſions, ce joug ſous lequel la plupart des mortels ſont aſſujettis, ſont les barrières formidables qui nous arrêtent au milieu de l'eſſor que nous voulons nous donner. Pluſieurs réuſſiſſent à les franchir quelquefois, pendant que d'autres n'ont que la volonté d'éprouver à les forcer, & que la plus grande partie reſte en arrière tout-a-fait.

Ici vous voyez courir l'ambitieux avec une fougue ardente pour arriver à ſon but, oublier tous les devoirs, renverſer toutes les lois qui ſervent de bornes aux vices & qui limitent nos actions, au point qu'elles ne deviennent pas nuiſibles aux autres. Il réuſſira peut-être dans ces entrepriſes dangereuſes, il les pouſſera alors toujours plus loin pour remplir un nouveau deſir, & à meſure qu'il continue à contenter ſes paſſions principales, plus il s'éloignera de la véritable grandeur, &

plus il lui ſera difficile de ſe tirer de l'eſclavage dans lequel ſon ambition le retient.

Voilà ce Narciſſe qui épris de ſoi-même n'agit que par cet amour-propre qui ſurpaſſant le degré convenable, devient orgueil & vanité; en ſe repoſant ſur un mérite imaginaire il négligera tous les devoirs convenables & nourrira ſon ignorance; ou s'il tâche d'acquérir des connoiſſances, ce ne ſera que pour flatter ſon orgueil & ſa vanité, & il ne les emploiera pas dans le but d'être utile à la ſociété. Ces vices nous éloignent d'autant plus de la véritable grandeur, qu'ils nous rendent incorrigibles & qu'ils nous perſuadent inſenſiblement de mépriſer tout le monde par l'idée de notre ſupériorité.

Là s'avance cet homme caduc & foible dans la fleur de ſon âge. Vous lui parlerez, & ſubitement vous découvrirez la raiſon de ſa vieilleſſe prématurée. Un

libertinage effréné qui le met au-deſſous des quadrupèdes, en eſt la cauſe. Le cœur eſt flétri & l'eſprit s'eſt corrompu. Ou nous nous formons nous-mêmes des obſtacles pour devenir grands, en employant inutilement nos talens, nos biens & notre temps à nourrir une flamme que nous croyons être pure & grande, mais qui devient petite, baſſe & mépriſable par l'abus, & qui ſouvent mène à la folie. Au lieu d'être utiles à la ſociété, nous ne remplirons qu'une folle paſſion dont ſouvent nous ſerons la dupe, ou quand même nous y réuſſiſſons, nous nous laſſerons tout auſſitôt de la jouiſſance.

Ici vient ſe traîner ce pareſſeux d'eſprit qui à peine ſe donne la peine de réfléchir ſur ſa propre exiſtence. Capable de penſer, mais trop peu ſoigneux de le faire parce qu'il s'en trouve trop incommodé, il ne portera ſes connoiſſances que ſur l'indiſpenſable de ſa perſonne.

Tâcher de ſe diſtinguer eſt une chimère pour lui, c'eſt ſe donner un ſoin ſuperflu; mais reſter toujours dans la même obſcurité de penſées, c'eſt ſon lot. Il en ſera de même à l'égard du bien ou du mal qu'il pourra faire dans la ſociété. Ce ſont de ces êtres qui n'exiſtent que pour la forme dans le monde, & qui en pourroient être rayés entièrement. Le tempérament y fait beaucoup, & le peu de deſir de ſe donner les efforts néceſſaires, eſt la ſource de cette pareſſe qui par là s'augmente de plus en plus, devient enſuite invincible, & nous écarte abſolument de tout progrès qui pourroit nous mener à la véritable grandeur.

De même que la pareſſe nous eſt nuiſible, une trop grande vivacité & qui n'eſt pas retenue par un jugement réfléchi & ſolide, nous ôte l'eſpérance de pouvoir aſpirer au titre de grand homme. Elle nous

fait échapper bien des occaſions où nous pourrions être utiles, elle nous fait manquer ſouvent à bien des devoirs, & elle nous porte quelquefois à des injuſtices dont nous-mêmes & ceux ſur qui elles retombent, ſouffrent également. Une grande vivacité étant calmée & apaiſée à un certain point par une raiſon plus éclairée, peut cependant produire de très-bonnes actions, pendant qu'une nonchalance continuelle n'engendrera jamais des actions animées, & ne ſera par conſéquent pas en état d'y mettre le nerf néceſſaire pour devenir parfait.

Une fauſſe idée de fermeté eſt ſouvent la ſource de ces grandes chutes dont nous avons vu des exemples. Tel s'imagine être ferme en ne cédant en rien & en s'opiniâtrant ſur toute choſe, même ſur des bagatelles. Il croit avancer à grands pas vers la grandeur, & il s'en

éloigne parce qu'il ne conſidère pas, que la fermeté conſiſte ſeule à ſoutenir des choſes raiſonnables, & que la fermeté dans des bagatelles où il eſt aiſé de ſe tromper, devient caprice, vice incompatible avec la façon de penſer d'un grand homme, & qualité première du génie mince & borné.

Les préjugés encore ſont en grande partie la cauſe pourquoi beaucoup de perſonnes trouvent des empêchemens pour ſe porter à la véritable grandeur. L'un aura des préjugés d'éducation, de famille, de nation, l'autre craindra de perdre une partie de ſa fortune & préférera le vain éclat d'une charge au nom d'honnête homme, quelquefois par interêt & ſouvent auſſi par foibleſſe, comme ſi au défaut de cette charge ſon mérite ſe trouvoit affoibli.

L'éducation contribue beaucoup au bien ou au mal. L'hiſtoire me fournit des

preuves de cette vérité, & nous les pouvons voir de nos jours, ſi nous nous donnons la peine d'examiner les hommes de près. Ce n'eſt pas à dire qu'elle faſſe le tout. Car un génie naturellement heureux parviendra peut-être ſans la moindre culture à un degré plus parfait qu'un génie médiocre avec la meilleure éducation. L'on peut cependant avouer hardiment, qu'un grand génie avec une culture convenable ſeroit plus grand encore, & que c'eſt une perte pour lui ſi dans ſa jeuneſſe l'on a manqué de fortifier ſes bonnes qualités & de polir ſon caractère en modifiant ſes défauts & en les aplaniſſant en grande partie.

Il y a eu beaucoup de grands hommes, il y en a & il y en aura certainement auſſi dans les temps futurs, qui reſteront ignorés parce qu'ils n'ont pas trouvé & qu'ils ne trouveront pas de panégyriſtes, de poëtes

ni d'hiſtoriens qu'ils puiſſent ſoudoyer. Le grand homme ignoré n'eſt pas pourtant moins grand, & la crainte de reſter ignoré ne doit pas nous faire croire que nous nous donnons des peines inutiles en nous approchant du ſage.

Il n'eſt donc pas étrange par une double raiſon, qu'il y ait eu ſi peu de grands hommes, parce que l'homme pris en ſoi-même trouve bien des empêchemens pour l'être véritablement, & que d'un autre côté le haſard l'a fait oublier en ne le transmettant pas à la connoiſſance du reſte du genre humain. Il eſt cependant ſûr qu'un grand homme trouvera toujours moyen de percer au travers de la foule, & que ſes belles actions en partie ſeront connues de la poſtérité, parce qu'il ſeroit contraire à ſa nature de ne pas être utile au monde, & que certainement dans l'embarras l'on tâchera principalement

de ſe ſervir de lui par la ſûre perſuaſion qu'il eſt le plus à même d'en tirer. Ces coups d'éclat frapperont les plus inſenſibles, ils ſeront intéreſſans dans l'hiſtoire, & par conſéquent ils ne ſauroient être oubliés. Je dois ajouter encore que ſouvent auſſi la poſtérité eſt dupée par des auteurs ignorans ou qui ont eu de l'interêt à relever un parti pour décrier l'autre. Ce fera au ſage de juger par la connexion & par la ſuite, qui a eu tort ou raiſon, & qui des deux mérite à juſte titre le nom de grand homme.

En examinant les obſtacles qui ſe préſentent pour nous ſervir d'empêchement à acquérir les qualités néceſſaires qui forment l'homme parfait, nous tomberons aiſément dans un Pyrrhoniſme dangereux, & nous croirons qu'ils ſont inſurmontables. Il eſt très-ſûr que tous ceux qui ne veulent pas ſe donner la peine ou qui

n'ont pas la volonté ſérieuſe de s'élever de la terre, trouveront bien des difficultés à les vaincre. Cette volonté cependant n'eſt pas donnée à chacun; il eſt aiſé de ſe perſuader fauſſement qu'on la poſſède, mais il n'eſt pas auſſi aiſé de l'acquérir. Souvent eſt elle innée, & c'eſt ce qui a formé la plupart des grands hommes que nous avons vus dans le monde; ſouvent auſſi l'acquiert-on par un développement heureux, produit par une bonne culture & par de bons exemples.

Les moyens les plus efficaces pour s'oppoſer à ces obſtacles ſont de ſe déclarer l'ennemi juré de ces paſſions, d'aller toujours à leur pourſuite & de chercher à remporter la victoire. Si l'on ſe relâche une fois, ou que l'on néglige de ſe défendre contre leur attaque, ou que l'on ne ſoit pas ſur ſes gardes, on retombera inceſſamment dans la même inaction, & l'on

devient insensiblement leur esclave sans jamais pouvoir secouer le joug. Les bonnes qualités mêmes que nous pourrions posséder, s'effaceroient peu-à-peu. Pour déclarer la guerre à ces ennemis de nous-mêmes, nous tâcherons de reconnoître leur force, où ils résident & d'où ils tirent leur ressource pour nous assaillir toujours de nouveau.

L'on ne sauroit mieux les découvrir qu'en s'appliquant à l'étude de soi-même, en suivant pas-à-pas ses actions passées, en réfléchissant bien sur celles qu'on compte de faire, & en observant de combien on s'est écarté des principes de la véritable grandeur. Nous éviterons avec soin les abus, nous chercherons au contraire le vrai chemin pour ne pas nous égarer & pour ne pas prendre une chose pour vertu qui ne l'est point, en ajoutant foi au prix qu'on attache aux sentimens dictés

par des mortels qui par leur pouvoir dans le monde ont pu les ſoutenir, & qui pour leur propre intérêt les impriment avec force. La prudence nous obligera quelquefois de ſuſpendre notre jugement dans ces occaſions, mais nous ne les ſuivrons pas aveuglément, parce que ſouvent ces ſentimens ne ſont pas tirés du fond des maximes de la ſaine raiſon & qu'ils ne ſont pas bienfaiſans. Nous ſerons également ſoigneux à ne pas nous laiſſer entraîner par des paradoxes. Il y en a qui flattent notre eſprit, notre façon de penſer; nous les avalons avec avidité & ſans que nous nous en apercevions; nous avons quitté la véritable carrière pour entrer dans un champ de chimères & d'imaginations illimitées; il eſt difficile dans la ſuite de retourner vers ces bornes bienfaiſantes qui ont été meſurées & tracées par la vertu.

Le deſir que nous devons avoir d'atterrer le mal que nous ſentons en nous-mêmes, nous fera parvenir auſſi à la connoiſſance de nos bonnes qualités. Loin d'en être orgueilleux, nous devons travailler à les fortifier, à rechercher celles qui nous manquent, & nous les aſſocier pour former une alliance inviolable, qui avec des forces réunies combattra les ennemis communs qui ſont les paſſions.

Qui ne verra pas préſentement que pour éclairer l'eſprit & perfectionner le cœur, l'étude des lettres eſt indiſpenſable. Ce ſont-elles qui nous enſeignent comment nous pouvons éviter le mal, & qui nous montrent la route qu'il faut tenir pour rechercher la vertu. Avec quelle injuſtice & ſur quel fondement peu ſolide y a-t-il donc des hommes qui puiſſent ſoutenir qu'elles ſervent de corruption aux mœurs? L'abus de toutes les

choſes eſt pernicieux, & ce ne ſont pas les lettres par elles-mêmes qui entraînent à de faux pas, mais le mauvais uſage qu'on en fait; de même qu'une médecine ſalutaire peut ſauver un malade des bords du précipice, pendant que ſi nous l'employions dans tout autre cas, elle deviendroit nuiſible. C'eſt au contraire avec la reconnoiſſance la plus vive que nous devons accueillir ces ſavans, ces lettres, ces protecteurs des arts & des ſciences, qui ont voué leur temps à l'utilité du public: en ennobliſſant & agrandiſſant nos idées, & en moulant notre caractère pour être ſuſceptible d'accepter les impreſſions de ces ſentimens que nous devons avoir, nous aſpirons à la perfection.

Nous voilà armés; animons-nous au combat pour l'amour de la vertu même. Réſiſtons aux adverſités, & ne nous éblouiſſons pas par un faux brillant. Le ſon

de la trompette frappe nos oreilles de loin, & devient disgracieux de près; celui d'un chalumeau en revanche, nous entraîne, nous paſſionne agréablement, & nous fait jouir d'une ſatisfaction douce & engageante, qui pour cet effet eſt plus durable: c'eſt ainſi que la vertu nous récompenſe. La conviction d'avoir bien fait eſt un des plus grands fruits que nous en pouvons retirer. L'on ne ſauroit nous enlever ce tréſor. Il eſt préférable à tout prix arbitraire des mortels, qui ne ſont pas toujours en état de juger du bien ou du mal des autres hommes.

Peut-être aurois-je pu ajouter encore d'autres parties qui nous auroient dépeint les charmes de la vertu, peut-être d'autres moyens encore pour vaincre les obſtacles qui nous éloignent de la véritable grandeur. Mais ſoyons équitables, & remarquons qu'il faudroit

être homme parfait ſoi-même pour ſavoir ôter le voile qui, à un certain point, nous couvre les yeux à tous. Il me ſuffit d'avoir eu le contentement de démontrer que le grand homme que je fais ſuccéder au parfait, ſeroit bon prince, bon citoyen, bon ſujet, qu'il vivroit en un mot en ſage, & que, ſi le dernier moment déciſif arrivoit où nous devons quitter ce corps fragile, il ſauroit réſiſter aux combats vigoureux de la nature en ſe livrant à la mort en héros.

H
B9116d
Brunswick-Oels, Friedrich August, Herzog von
Discours sur les grands hommes. Ed.2.
24106

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED